# LES BEATLES

UN ROMAN

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Trudel, Éric, 1973 22 août-

Les Beatles : un roman, 1957-1960

ISBN 978-2-89585-304-6

1. Beatles - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8639.R828B42 2013 C843'.6 C2012-942619-9

PS9639.R828B42 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

*Distribution au Canada :*
PROLOGUE
www.prologue.ca

*Distribution en Europe :*
DNM
www.librairieduquebec.fr

*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ÉRIC TRUDEL

# LES BEATLES

## UN ROMAN

*1957-1960*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

# Première partie :
# LES QUARRY MEN

## *John*

*Samedi 6 juillet 1957, 14 h 10*

Sourire en coin, John insultait la foule à voix basse, convaincu qu'aucun spectateur ne l'entendait.

— Vous n'êtes qu'une bande de minables, de glandeurs et de sous-merdes !

Ce n'était pas très brillant, mais bien un moyen comme un autre de combattre l'ennui qu'il ressentait et cela faisait rire son ami Peter, qui se tenait à ses côtés, s'esclaffant tout bas à chaque nouvelle expression.

— Va te faire foutre, fils de pute, qu'est-ce que tu fous parmi les gens civilisés ?

À bord du camion à plateau qui suivait le char allégorique de la Rose Queen, John Lennon et son groupe, les Quarry Men, venaient de se rendre compte que personne ne les entendait. Ils faisaient partie du défilé annuel qui circulait dans les rues de Woolton, en banlieue de Liverpool. Entre les applaudissements de la foule et la fanfare qui ouvrait la marche, leurs instruments non amplifiés ne faisaient pas le poids. Seul Peter continuait de gratter allègrement sa planche à laver, accompagné de Colin Hanton sur sa caisse claire.

John, lui, avait décidé d'arrêter de jouer. Tenant le manche de sa guitare de la main droite, le derrière bien appuyé sur le toit de la cabine du conducteur, il toisait la foule d'un air arrogant, comme seul un adolescent de seize ans pouvait le faire. John ne se faisait pas d'illusions : la foule massée sur les trottoirs n'était pas là spécialement pour son groupe et lui. C'était la fête annuelle de la Rose Queen de l'église St. Peters de Woolton, un événement important du calendrier de la

paisible commune. Une nouvelle reine allait être couronnée, une kermesse était organisée devant l'église ; il y aurait un spectacle et même une grande danse. John et son groupe avaient eu la chance d'être recommandés par Bessie Shotton, la mère de Peter, qui avait dû user de diplomatie pour convaincre le révérend Pryce-Jones de les laisser jouer. Que tous les membres du groupe – sauf un – aient par ailleurs été confirmés à l'église St. Peters avait sûrement aidé.

John perdit l'équilibre lorsque le camion tourna sur Church Street. Les nombreuses bières qu'il avait avalées ce midi-là faisaient désormais effet. S'accrochant de justesse à Peter, il rit. Normalement, il essayait de rester sobre avant un spectacle, mais la dispute qu'il avait eue avec sa tante Mimi le matin lui avait laissé un goût amer. Elle lui avait jeté un coup d'œil et son regard s'était enflammé…

— John Winston Lennon ! avait-elle lancé, outrée. Tu ne vas pas sortir habillé de la sorte, pour l'amour de Dieu !

Il se doutait bien que sa chemise à carreaux, son pantalon noir serré et court dévoilant ses chaussettes rouges ainsi que ses cheveux savamment gominés vers l'arrière lui déplairaient, mais il avait espéré quitter la maison sans la croiser.

— Tu ne peux pas porter ça ! Tu as l'air d'un voyou !

John aurait dû ignorer sa tante et sortir rapidement, mais, ce matin-là, son côté rebelle avait pris le dessus, et il avait éclaté :

— Je suis assez vieux pour choisir mes propres vêtements, Mimi ! Fous-moi la paix !

— Je ne me laisserai pas parler sur ce ton ! Est-ce que c'est comme ça que je t'ai élevé ?

— Tu ne m'élèves pas, tu m'étouffes !

— Je ne tolérerai pas un Teddy Boy dans ma maison, John Lennon ! Tiens-toi-le pour dit !

John avait claqué la porte. Dans une Angleterre qu'il considérait comme morne et sans couleur, il était fier de son style de Teddy Boy. Cette mode était en partie inspirée par les dandies de l'époque victorienne, mais les adolescents des années 1950 lui avaient donné une touche plus moderne et aussi plus sombre. Les Teds se réunissaient désormais en gangs, et les altercations qu'ils provoquaient étaient d'une rare violence. John ne faisait pas partie d'un gang, mais avait choisi ce style parce qu'il lui plaisait beaucoup. Malheureusement, c'était quelque chose que cette chère Mimi ne pourrait jamais comprendre. Ce n'était ni la première ni la dernière altercation entre neveu et tante, mais John se rendait compte qu'elles étaient de plus en plus fréquentes depuis la mort de son oncle George, deux ans plus tôt.

De sa dispute avec Mimi, les pensées de John se tournèrent vers l'organisateur du défilé, qui l'avait toisé d'un regard désapprobateur lorsqu'il avait pris place dans le camion avant le départ. John se moquait de ce que les adultes pensaient de son style, mais ce genre de réaction le mettait hors de lui. Sa rébellion contre l'autorité était évidemment décuplée sous l'influence de l'alcool, et il avait été pris d'une furieuse envie de déverser tout son fiel sur le pauvre homme. Par chance, c'est à ce moment que Peter lui avait demandé des précisions sur l'ordre des chansons qu'ils allaient jouer. John avait donc ignoré l'organisateur et choisi de répondre à Peter :

— Nous devrions commencer par *Rock Island Line*, de Donegan.

Et c'est ce qu'ils avaient fait, tant bien que mal, ballotés dans le camion qui avançait lentement sur Arleton Road. Ils venaient d'entamer la seconde chanson (*Honkey Tonk Blues*, de Hank Williams) lorsque John avait lancé un brusque

« Bordel de merde ! » en arrêtant de jouer. Ses amis s'étaient retournés, surpris.

— Personne ne nous écoute, pas vrai ? grommela-t-il, frustré. Ils nous entendent le temps qu'on passe et rien de plus ! Et ça, c'est si la foutue fanfare fait une pause ! Moi j'arrête. Vous pouvez continuer à faire du bruit si vous voulez, pour moi c'est terminé.

Peter et Colin continuèrent de jouer, mais Rod Davis avait haussé les épaules et posé son banjo. Len Garry, lui, continua quelques minutes à faire vibrer la corde de sa basse, mais se lassa de n'être accompagné que des percussions.

John s'était mis à insulter la foule, multipliant les expressions à la fois méchantes et drôles. Il était particulièrement vicieux s'il apercevait un infirme ou un vieillard, redoublant d'ardeur à trouver la formule la plus blessante. Heureusement, personne d'autre que ses amis ne l'entendait.

Un éclat de soleil perça les nuages et John ferma les yeux, laissant les doux rayons réchauffer son visage. Il avait plu le matin même et tout le monde s'était demandé si la fête aurait lieu. Le ciel était demeuré couvert au début de l'après-midi, mais les nuages se dispersaient progressivement. Malgré sa frustration de ne pas être entendu, il se sentait bien. L'alcool lui procurait une agréable sensation de flottement.

— T'es nerveux, John ?

Il rouvrit les yeux et les posa sur Peter, qui l'observait, sourire en coin.

— Est-ce que j'ai l'air nerveux ?

— Non. T'as l'air d'une pâle imitation d'un Teddy Boy, mais t'as pas l'air nerveux…

John ne put ignorer la boutade.

— Au moins, je ressemble à quelque chose, moi ! Mais sérieusement, pourquoi serais-je nerveux ?

— Ça fait des semaines que tu ne parles que de ce spectacle… De la façon dont tu vas enfin pouvoir partager ton don musical avec les gens !

— Pas mon don, Peter, corrigea John. Je ne suis pas un putain de saint, quand même !

Il fit une pause et ajouta du bout des lèvres :

— Ma passion. C'est le mot que j'ai utilisé.

— Ah, ouais ?

— Depuis que j'ai entendu Presley chanter *Heartbreak Hotel* l'année dernière, je suis tombé sous le charme. Est-ce que tu le sens aussi, Peter ?

— Quoi ça ?

— Le charme du rock'n'roll !

— Oh ! répliqua Peter, moqueur. Je pensais qu'on jouait encore du skiffle.

John savait que Peter le taquinait un brin, mais il ne put s'empêcher de poursuivre sa leçon.

— Le skiffle, c'est simplement une forme accélérée de folk et de blues. Le rock'n'roll, c'est quelque chose d'autre. C'est jeune, c'est vibrant. Prends *Blue Suede Shoes* ou *Hound Dog* ! Ça me donne le goût de danser. Ça me donne le goût de chanter.

John accéléra le rythme ainsi que le ton de sa voix. Il ressemblait dorénavant à un curé prononçant un sermon avec passion.

— Elvis est le roi, et je suis son plus fervent disciple ! Je ne peux qu'exprimer mon mépris envers ceux qui ne l'apprécient pas autant que moi ! Longue vie au King !

Peter se pencha vers Colin Hanton et lui déclara sur un ton de confidence, assez fort pour que John l'entende aussi :

— John, il le connaît bien, le King. Il a lu tout ce qu'il a pu trouver à son sujet. Je pense même qu'il garde une photo de lui sous son oreiller.

John ne se laissa pas distraire par les commentaires de son meilleur ami.

— Pour ce soir, mon but ultime est de faire découvrir le rock'n'roll à toutes les bonnes gens de Woolton !

— Amen, mon frère ! s'exclama Eric Griffith.

Peter laissa à John le temps de reprendre son souffle et ajouta d'une petite voix :

— Mais… et le skiffle ?

John pouffa de rire et laissa tomber, du ton de celui qui n'a plus le goût d'argumenter :

— On va en jouer aussi, merde !

John alluma une cigarette et apprécia la première bouffée tout autant que le soleil sur son visage. Il se retourna et regarda où en était le défilé. Le char de tête venait de s'immobiliser devant l'église. Le couronnement de la nouvelle reine était imminent. Plus tard cet après-midi-là, les Quarry Men offriraient leur prestation sur une vraie scène. À cette pensée, John sentit quelques papillons dans son estomac.

Mais cela, jamais il ne l'avouerait à Peter.